

August 2022

FROM DAMAGE TO WORDS : THE DIARY OF A CONFINED PERSON

Christelle Stephan-Hayek

Professeur Associé, Université Saint-Esprit de Kaslik – USEK, Lebanon, christellestephan@usek.edu.lb

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

Recommended Citation

Stephan-Hayek, Christelle (2022) "FROM DAMAGE TO WORDS : THE DIARY OF A CONFINED PERSON," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 4: Iss. 1, Article 2.

DOI:

<https://www.doi.org/10.54729/YIBP6764>

Available at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol4/iss1/2>

This Article is brought to you for free and open access by Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact ibtihal@bau.edu.lb.

FROM DAMAGE TO WORDS : THE DIARY OF A CONFINED PERSON

Abstract

From March 16 to April 20, 2020, therefore from the 1st to the 35th day of confinement due to the COVID-19 pandemic, in France, Wajdi Mouawad writes his logbook every day, during this crossing of the desert, alone which more is "A word from a confined human to a confined human," he says in his introduction.

Faced with one of the greatest social challenges that our current world has had to face in its almost entirety, each "confined human" has experienced a fight and has had no choice but to fight it. We will consider that of the Lebanese-born playwright, Wajdi Mouawad, who took up his pen, a somewhat trivial posture in front of his camera, and spoke to the world – and to himself – for about fifteen minutes, all daily, at 11 a.m., Paris time. Through these words, both oral and written, read and listened to, psychoanalytical and saving, the magic is done, once again. And the "power of a word" becomes that of a remedy, a catharsis, a god.

This is how we will consider the words as the supreme weapon of resistance, of human resilience: words by proxy, demiurge words, words that are kept.

Keywords

Wajdi Mouawad – pandemic – confinement – words – resilience

1. INTRODUCTION

Du 16 mars au 20 avril 2020, donc du 1^e au 35^e jour de confinement dû à la pandémie du COVID-19, en France, Wajdi Mouawad écrit, chaque jour, son journal de bord, lors de cette traversée du désert en solitaire qui plus est.

« Une parole d'humain confiné à humain confiné » dit-il dans son introduction.

Face à l'un des plus grands défis sociaux qu'a eu à affronter notre monde actuel dans sa quasi-totalité, chaque « humain confiné » a vécu un combat et n'a eu de choix que de le livrer.

Un combat sanitaire par excellence, mais également politique, social, psychologique... Un combat que l'art, arme ultime de la civilisation, a également livré.

Nous envisagerons justement celui du dramaturge d'origine libanaise, Wajdi Mouawad, aujourd'hui directeur du théâtre La Colline dans le 20^e arrondissement de Paris. Au temps du confinement, l'écrivain a pris sa plume à deux mains, une posture quelque peu triviale, du moins frontale, devant sa caméra, et a parlé au monde – et sans doute à lui-même – pendant une quinzaine de minutes, tous les jours, du lundi au vendredi, à 11h, heure de Paris.

À travers cette parole aussi bien orale qu'écrite (les 25 textes ont finalement été publiés dans un récit, aux éditions Leméac/Actes Sud, sous le titre *Parole tenue – les nuits d'un confinement mars-avril 2020*), aussi bien lue qu'écoulée, aussi bien psychanalytique que salvatrice, la magie se fait, encore une fois. Et le « pouvoir d'un mot » devient celui d'un remède, d'une catharsis, voire d'un dieu.

C'est ainsi que nous envisagerons la parole comme l'arme suprême de la résistance, de la résilience humaine, et nous aborderons, dans un premier temps, le choix d'une parole en même temps intime et extime, puis, dans un deuxième temps, la puissance de la parole devenue démiurge, avant de terminer sur l'interrogation même de cette parole.

1.1 La Parole Extime

Dans une allocution prononcée en avril 2020 au Collège de France, sous le titre « La Littérature face aux pandémies », le professeur Antoine Compagnon disait : « Le remède contre tout mal, c'est le récit. Les hommes ont toujours su que le récit était la panacée universelle. Nous ne vivons pas vraiment un événement, quel qu'il soit, avant de l'avoir raconté, ni avant d'avoir lu les récits qui nous permettent de le raconter. » (Compagnon, 2020, § 6)

C'est dans doute cette perception de la nécessité de la parole, de son urgence, qui a fait que les écrivains de tous bords, les paroliers, les dramaturges, les chanteurs, les poètes, les artistes du mot, ont tous brandi leurs textes, leurs discours, leurs slogans, pour faire face à la terrible vague de la pandémie, et surtout à la si longue longueur du confinement. Nous citons, à titre d'exemple, « La chanson du confinement » de Thomas Groc, « On fait comme si » de Calogero, « Journal du confinement » de Leila Slimani publié quotidiennement dans le journal *Le Monde*... Dans un article de Lyne Guyenne paru sur France Culture, nous pouvons lire que « pendant le premier confinement, un Français sur dix aurait commencé à écrire un livre, selon un sondage paru début mai. » (Guyenne, 2021) Raconter, parler, mettre des mots sur les maux, sur la peur, sur l'incompréhension... une véritable thérapie sans doute.

Or, la littérature personnelle « désigne toutes les formes que peut prendre le "récit de soi" [et] recouvre des pratiques variées, plus ou moins rétrospectives (souvenirs ou journal intime), plus ou moins attentives au contexte (mémoires ou autobiographie) [...] plus ou moins privées (confession ou roman mémoriel) qui, toutes, présentent les événements vécus ou les réflexions faites par un individu à la fois rédacteur et acteur du récit. » (Cantin & Aron, 2002, p. 565) Or, le journal quotidien de Wajdi Mouawad, forme certaine de littérature personnelle, nous pousse à nous interroger justement sur son caractère rétrospectif, sur son lien avec le contexte et sur son degré d'intimité.

Écrit, ou du moins lu au jour le jour, le journal du dramaturge d'origine libanaise n'est donc pas rétrospectif, du moins par son essence même. De plus, nées de et dans le confinement dû à la pandémie, ces paroles sont viscéralement liées au contexte dans lequel elles sont produites : filles du choc inédit, de l'isolement aliénant, des pensées engendrées par cette traversée du désert, les paroles de Wajdi Mouawad s'inspirent, traduisent et luttent contre la situation extérieure. Enfin, s'il s'agit bien d'un « journal

intime » dans le sens où « il a un rapport avec l'examen de l'âme et s'institue d'une relation d'affrontement ou de séduction au temps » (Didier, 1994, p. 1791), il n'en est pas moins un véritable journal extime, notion abordée par l'écrivain Michel Tournier, auteur, justement, de *Journal extime* paru en 2002 : « Il y a longtemps que j'ai pris l'habitude de noter non seulement les étapes et incidents de mes voyages, mais les événements petits et grands de ma vie quotidienne, le temps qu'il fait, les métamorphoses de mon jardin, les visites que je reçois, les coups durs et les coups doux du destin. On peut parler de "journal" sans doute, mais il s'agit du contraire d'un "journal intime". J'ai forgé pour le définir le mot "extime". » (Tournier, 2002, p. 5)

De nos jours, et de plus en plus, le numérique a reconfiguré l'intimité en « journal extime ». Pour Pierre Assouline (2017), « le journal extime, qui correspond mieux à notre air du temps, n'a pas pour autant éliminé le journal intime à l'ancienne. Ceci n'a pas tué cela. Mais chez les écrivains, il peut prendre la forme originale d'un blog. »

Et Philippe Lejeune de renchérir, « le diariste [blogueur] ne suit que certains fils de son existence, ce qui fait problème, ou le passionné : le journal [en ligne] n'est nullement un récit complet de sa vie, ni un fidèle autoportrait. » (Lejeune, 2000, pp. 30-33).

Ainsi, dans sa posture face à la caméra de son ordinateur ou autre tablette, Wajdi Mouawad livre sa lecture du monde qui l'entoure, du passé de ce monde, et sa vision des lendemains aussi incertains que différents de ce que nous avons connu.

Au jour 18 du confinement, il demande « pitié au jour qui arrive ». Pitié pour les autres, pitié pour lui, pour ceux qui meurent, qui vont mourir, pitié pour ceux qui vivent encore. Constamment, il interpelle ce « nous » qui réunit : « Et nous ? Nous ? » répète-t-il régulièrement. Dans l'isolement physique imposé, à travers les cloisons sanitaires, Mouawad emploie le pronom pluriel qui brise les murs et tend les bras vers l'autre, malgré les consignes. Et dans son souci de réunion, il invoque un passé universel, à la géographie globalisante, entre le Pérou de la civilisation Chimú et la Grèce antique d'Agamemnon, pour interpeller la conscience de la majorité.

1.2 La parole démiurge

Par là, sa parole se fait puissante, toute-puissante même, démiurge. Marionnettiste des mots, le diariste virtuose s'en prend aux maux, dans une perspective réflexive qui porte à la réflexion.

C'est ainsi qu'il use de la faculté d'ubiquité que procure le langage, pour abolir les restrictions géographiques, ainsi que celles temporelles. Le diariste nous transpose justement dans le passé de la Seconde Guerre mondiale, au temps de la Gestapo, pour évoquer le sacrifice de ce père qui, en plein de cœur de Paris occupé par les Nazis, voit attraper, fusiller puis mourir son fils dans la rue, sous ses yeux, sans rien laisser paraître, pour la cause de son peuple malmené. « Le père dut faire celui pour qui cela n'était rien et que ce corps-ci ne représentait personne. » Avant de nous demander « N'est-ce pas à ce prix que la guerre fut gagnée ? », pour nous rappeler le prix amer de la victoire, la souffrance liée au sacrifice. Dans ce même sens, Mouawad nous emmène bien plus loin, dans l'Antiquité mythologique de la Grèce d'Agamemnon, où le sacrifice d'Iphigénie, si symbolique, si métaphorique, est relevé par ce dramaturge de la tragédie moderne pour nous rappeler la cruauté humaine, montrer au grand jour les limites innommables auxquelles la conscience est arrivée au temps de la pandémie où, aujourd'hui encore, on sacrifie les plus fragiles, espérant que la peste qui s'est abattue sur la planète régressera, disparaîtra. « Et nous ? Serions-nous prêts à sacrifier ce que nous avons de plus précieux ? » La question du dramaturge reste sans véritable réponse.

Parallèlement à ce voyage dans le passé, si instructif quant à nos limites et à nos faiblesses, Wajdi Mouawad nous invite à nous projeter dans le futur. Il retranscrit le dialogue qui pourra avoir lieu entre les enfants nés pendant la pandémie, une fois devenus grands, et leurs parents. « Si on imagine ceux et celles qui naîtront aujourd'hui, dans une vingtaine d'années. Si on les imagine nous poser des questions, et si, car ils ont 20 ans, l'une des questions [...] venait à s'articuler de la manière suivante : « Mais qu'est-ce que cet événement extraordinaire du confinement a changé en toi papa, qu'est-ce qu'il a transformé dans le monde maman ? » Et Mouawad d'imaginer des réponses d'abord bien rationnelles et factuelles (changement dans le système de santé, réformes économiques

pour garantir une autosuffisance, etc.) avant de continuer dans une spirale de plus en plus profonde de questionnement (expressions artistiques en tous genres, expressions thérapeutiques pour le dépassement) pour terminer avec la question de cette jeune personne de 20 ans plus sceptique que les autres, que toutes ces réponses n'ont pas convaincue. « Mais profondément, humainement, qu'est-ce que ça a changé, comment c'était avant l'épidémie et comment c'est devenu après ? On ne confine pas plus de la moitié de l'humanité sans que ça ne change fondamentalement quelque chose. Qu'est-ce que ça a changé ? »

Wajdi Mouawad conclut avec une réponse terrible de vérité, une affirmation qu'aujourd'hui nous pouvons déjà presque valider, une réponse alarmante dans sa banalité, dans son caractère indubitable : « Au fond, non, rien n'a vraiment changé après... La sortie du confinement a été un peu compliquée, on est resté traumatisé, mais en vérité on a surtout continué comme avant. »

Mais qu'en est-il alors de la puissance des mots ?

1.3 La parole malgré tout

Écrivain engagé, Jean-Paul Sartre a dit, dans son essai *Qu'est-ce que la littérature ?*, que « l'écrivain peut user de sa plume comme d'une épée », faisant allusion d'une part, à l'implication des auteurs dans les combats qui se livrent autour d'eux et, d'autre part, au pouvoir des mots qu'il associe à une arme tranchante.

Wajdi Mouawad s'interroge justement sur la valeur de la promesse, du sacrifice, aujourd'hui, dans un monde devenu un peu trop confortable : « Sommes-nous prêts à sacrifier... ou bien la promesse et la parole n'ont plus aujourd'hui que le goût de la politique et de la communication ? »

En effet, « ce monde, depuis, quarante ans, jour après jour, n'a eu de cesse de me convaincre de toutes ses forces qu'il me sera bien plus utile de me procurer un lave-vaisselle que nourrir en moi le sens du courage et du sacrifice. Nous n'avons plus besoin d'être courageux m'a-t-on dit, et j'étais bien heureux de le croire. [...] Nous n'avons plus besoin de sacrifice, nous n'avons plus besoin de sacrifier quoi que ce soit. Nous sommes au-delà des sacrifices. [...] Et nous voici donc arrivés au bout des promesses que nous n'avons pas tenues. » Mouawad dénonce le monde dans lequel nous vivons : monde individualiste qui, une fois au pied du mur, oublie ses valeurs, les promesses qu'il avait pourtant faites, depuis longtemps, et qu'il avait promis de tenir : égalité, solidarité, fraternité, etc.

C'est un monde de grande solitude que pointe du doigt le dramaturge diariste, une société qui, épouvantée par un virus léthal, voit chaque individu se replier sur lui-même, se calfeutrer, jusqu'à atteindre une solitude morbide. Et Mouawad de regretter, pendant de longues minutes, les paroles qui ne seront pas dites à l'oreille des personnes qui agonisent en pleine pandémie, à ces milliers de solitudes alitées dans des hôpitaux débordés, dans la plus grande méfiance, ou négligence, ou indifférence. Et comme pour conjurer le sort, comme pour que ce silence se remplisse des mots qui auraient dû le meubler, Mouawad les prononce. Il offre les phrases d'apaisement et d'amour à toutes ces personnes qui cheminent seules vers une mort aussi certaine que terrifiante. Dans cet élan d'humanité, la parole se fait baume, se fait espoir, se fait promesse, malgré son absence.

Parler donc, pour ne pas mourir, ou du moins pour mourir accompagné.

2. CONCLUSION

« Comment oser demander encore à cet enfant de continuer à croire que les mots et la parole puissent encore avoir la moindre valeur ? » Ce sont les derniers mots de Wajdi Mouawad dans son journal, le 18^e jour du confinement. Des mots qui nous mettent au défi de tenir nos promesses, pour cette génération future qui aura vingt ans dans vingt ans.

Par le choix de ce journal écrit et dit, le diariste, qui n'a pas oublié la guerre de son enfance, ni le « sang des promesses » dont il a fait un quatuor dramatique hors norme, nous donne rendez-vous avec nous-même. Cet homme qui parle devant nous, c'est notre reflet dans le miroir, c'est notre conscience, la voix intérieure que nous faisons souvent taire.

Mais cette voix se fait insistante, ses images plus expressives de jour en jour, son langage plus pointu, au point de nous pousser à nous interroger sur des piliers de notre existence, à remettre en question certaines certitudes.

La parole de Mouawad s'érige ainsi en rempart contre la terreur qui s'est emparée du monde, contre la solitude qui a été le lot de millions de personnes. Elle traverse les pays et les continents, dépasse les murs et les portes fermées, entre dans les chambres, dans les bureaux, dans les séjours, perce les ordinateurs, les tablettes, les téléphones, se fait entendre chaque jour, et se laisse réécouter à loisir...

Ainsi, le choix même de cette forme de journal extime en ligne démontre lui aussi du pouvoir d'ubiquité de la parole. Wajdi Mouawad en aura usé pendant 35 jours, avant de décider d'arrêter et de revenir à l'écriture intime, silencieuse, celle où les pages sont noircies puis envoyées à l'éditeur, dans le silence du cliquètement du clavier. D'ailleurs, les derniers mots du dernier jour de ce journal sont les suivants : « Je continuerai cependant à écrire, mais dans le silence. » Mais existe-t-il seulement un silence pour la parole ?

BIBLIOGRAPHIE

- Aron, P., Saint-Jacques, D. & Viala, A. (dir.) (2002). *Le dictionnaire du littéraire*. Paris : PUF.
- Assouline, P. (2017). Du racontage de mézigue au journal extime. *La république des livres*. 31 janvier 2017. <https://larepubliquesdeslivres.com/journal-estime/comment-page-1/>
- Compagnon, A. (2020). La littérature face aux pandémies. *Sciences sociales et humanités*. Avril 2020. <https://www.fondation-cdf.fr/2020/04/01/la-litterature-face-aux-pandemies/>
- Deseilligny, O. (2010). Le blog intime au croisement des genres de l'écriture de soi. *Itinéraires*, 2010-2 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 06 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/1985> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/itineraires.1985>
- Didier, B. (dir.) (1994). *Dictionnaire universel des littératures*. Paris : PUF.
- Guyene, L. (2021). Au royaume du Covid, l'écriture est reine. *France Culture*. 14 février 2021.
- Jossua, J. (2003). Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie. *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 87, 703-714 <https://doi.org/10.3917/rspt.874.0703>
- Lejeune, P. (2020). *Cher écran, journal personnel, ordinateur, internet*. Paris : Seuil.
- Rosier, L. (2020). Écrire les malheurs du temps. Réflexions autour des journaux de confinement. *La Revue nouvelle*. 3|2020. <https://www.revenouvelle.be/Ecrire-les-malheurs-du-temps-Reflexions-autour>
- Sartre J.-P. (1948). *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.
- Tournier, M. (2002). *Journal extime*. Paris : Gallimard.